

Une place assise

Marisol Drouin

Number 149, April 2016

Cataclysmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81200ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Drouin, M. (2016). Une place assise. *Moebius*, (149), 13–16.

MARISOL DROUIN

Une place assise

Les portes s'ouvrent. Les gens se déversent sur les quais, d'autres foncent à l'intérieur. On repart.

Les regards s'évitent, les têtes se penchent sur un journal, un livre, un appareil. Chaque jour, le même trajet à l'allée, le même trajet au retour. Le métro. J'en ai encore long à faire, jusqu'au bout de la ligne, presque. Debout, les jambes solides, les deux pieds posés bien à plat sur le sol, je garde mon équilibre. Je ne touche à rien. Ni au poteau ni à lui ni à elle. À rien.

Je sens quelque chose dans mon dos. Je serre les dents et me déplace. Ça sent la nourriture. J'entends les bruits de bouche. Je regarde mes pieds, les pieds des autres, les souliers dorés, ornés de paillettes. Je regarde l'ensemble. Elle est habillée pour se fondre dans la foule d'un autre pays; elle détonne complètement. Et son odeur, god, de sueur et d'épices. Et l'autre là-bas, il peigne ses cheveux courts et drus. Il peigne ses cheveux! J'imagine les particules de peau s'envoler. Une femme m'accroche, s'excuse et sourit. C'est sûrement la première fois qu'elle prend le métro. Ça doit être ça, le sourire. Elle vient de la campagne et pense que prendre le métro est une aventure en soi. Une expérience humaine. Elle se croit courageuse et s'enthousiasme de pouvoir sentir toutes ces vies palpiter autour d'elle. La voilà submergée d'amour pour son prochain. Chaque humain multiplié par des milliards. Dans un wagon. Chaque jour. Impossible à tenir. Ça ne dure pas. On finit tous par le perdre ce sourire et se concentrer sur la prochaine opportunité d'avoir une place assise.

Station Berri. Les portes s'ouvrent. Un banc se libère. Je me lance et m'y assois. Je ne lève les yeux sur personne et me plonge dans mon journal. Désolé. Je n'ai pas vu le petit vieux, pas remarqué la femme enceinte. Désolé. Je suis occupé à m'isoler, à me sauvegarder le temps d'arriver au travail, à faire comme tout le...

Un vacarme monstre. Et le mouvement de ferraille. Comme du papier, ça se froisse, ça se déchire. Et puis l'explosion. La lumière : un gros soleil. Ça surprend quand tu te saisis des mètres sous terre, un tel soleil. Et le noir, le vrai, le souterrain. La fumée me pique les yeux. Je les ferme. C'est aussi noir dedans que dehors.

Je réalise que je suis toujours en position assise et que je tiens encore le journal dans mes mains. Je le lâche et tâte le néant alentour. Ça c'est le banc, le mur. Ça c'est mou. Les lumières d'urgence s'allument. Je vois le corps à mes pieds. Je regarde le reste du wagon. La peur dans les yeux des autres. Du cerf figé. De l'original dans les lumières d'une voiture. Du lièvre, du porc-épic, du rat, du raton-laveur, de l'écureuil. Une amie m'a raconté : elle roulait sur la piste cyclable quand un écureuil a surgi de sous une voiture. *Sroulch!* Je me rappelle avoir ri. Je pense à ça. C'est à ça que je pense : aux animaux.

Le lundi, comme d'habitude, je me lève, je me douche, je m'habille, je me prépare un café, je déjeune, je sors, je marche jusqu'au métro, j'entre, je fais sonner ma carte opus, je prends les escaliers roulants, je prends toujours la voie rapide, celle de gauche, j'attends sur le quai, je monte, la voix féminine nomme les stations, je descends, je me dirige vers la sortie, je marche jusqu'au boulot, je salue mes collègues, je m'assois à mon bureau, j'allume l'ordinateur, je travaille, je prends une pause, je travaille, je dîne, je pense à ce que je vais faire après, je pense à la fin de semaine, aux vacances, aux amis, à moi, aux amours, à la famille, la vie, chaque jour.

Ça se met à hurler. Fuir. Sortir d'ici. Penser à sa peau, à sa valeur, à son droit de vivre. Je me lève. L'homme à mes pieds n'a toujours pas bougé. Il est couché sur le ventre. Je ne vois pas son visage. Je l'enjambe. Ma peau : la prendre et crisser mon camp avec.

Dans un mouvement chaotique et bruyant, tous ceux qui le peuvent se dirigent vers l'arrière du wagon. La porte est défoncée. On se répand dans l'obscurité. Je ne dis rien, j'avance comme un insecte attiré par la lueur qui bouge là-bas. Apparaissent des silhouettes, des gens en uniforme. Ils nous dirigent, nous aveuglent avec leurs lampes torches. Nous montons des escaliers, marchons dans des corridors et passons par des portes. L'extérieur explose d'infinis. Le soleil, le vrai, éblouit. Je ferme les yeux. La lumière est encore là.

Je me fraie un chemin à travers la foule. J'évite les regards des curieux, les gens en uniforme, les journalistes. Je traverse la rue, m'éloigne. Je regarde l'heure. Je me dépêche. Je cours jusqu'à l'arrêt. Juste à temps. Je monte. Le bus est plein. Debout, les jambes solides, les deux pieds posés bien à plat sur le sol, je garde mon équilibre. Je ne touche à rien. Ni au poteau ni à lui ni à elle. À rien.

Quelqu'un appuie sur la sonnette. Voilà mon arrêt. Je descends. Je marche rapidement. Encore cinq minutes. J'y suis. J'entre. Je salue mes collègues. Ils sont tout excités. Ils me demandent si je suis au courant. L'attentat.

— Quel attentat ? Qu'est-ce qui s'est passé ?



Maelstrom, Arthur Rackham (1867-1939) <http://bit.ly/1XZXQwh>